Scan : Grb89 - [duo de l'info] http://huguesferrari.free.fr

À VOIR M6 innove en lançant "Les Bleus", une série dont les héros sortent de l'école de police

TV MAG

INDISCRETS Jean-Pierre Foucault se lance dans la téléréalité pour TF1

THOMAS HUGUES ET LAURENCE FERRARI

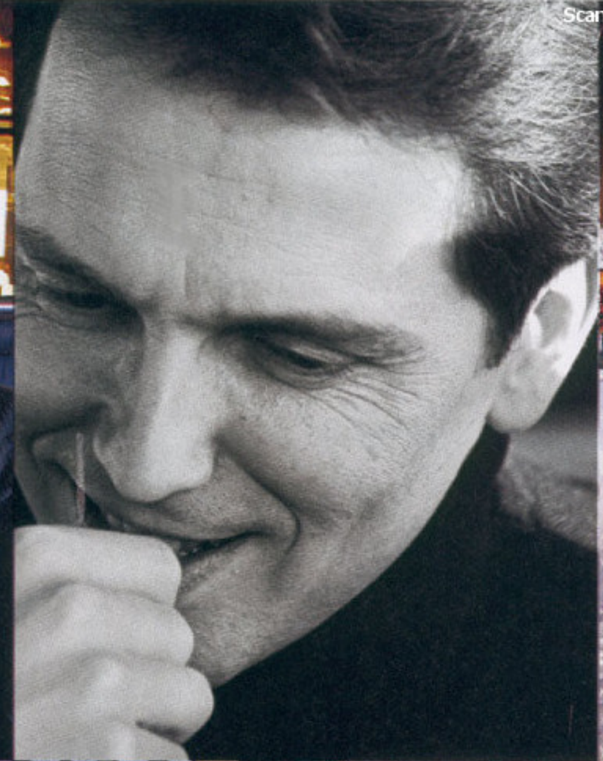
L'INTERVIEW MARATHON

PENDANT UNE APRÈS-MIDI ENTIÈRE, NOUS AVONS SOUMIS LE DUO VEDETTE DE TF1 AUX QUESTIONS DE SEPT INTERVIEWEURS D'UN JOUR

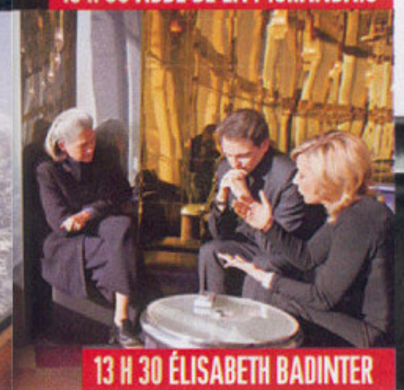
CASTING. De g. à dr. : Laurence Boccolini, l'abbé de La Morandais, Élisabeth Badinter, Hélène Darroze, Bruno Hugues, Thierry Demaizière et Didier van Cauwelaert

Scan : Grb89 - [duo de l'info] http://huguesferrari.free.fr

12 H 30 LAURENCE BOCCOLINI



13 H 00 ABBÉ DE LA MORANDAIS


13 H 30 ÉLISABETH BADINTER

14 H 00 HÉLÈNE DARROZE

14 H 30 BRUNO HUGUES

15 H 00 THIERRY DEMAIZIÈRE

16 H 00 DIDIER VAN CAUWELAERT

BILAN DE L'ÉPREUVE

Après sept interviews, le duo de journalistes est lessivé. "Avec la plupart d'entre eux, on ne pouvait pas tricher car ils nous connaissent parfaitement", lancent-ils en chœur. Pour Laurence, c'est Thierry Demaizière et Élisabeth Badinter qui l'ont le plus décontenancée. Thomas, pour sa part, s'est amusé à répondre aux interrogations décalées de l'abbé de La Morandais et il a particulièrement apprécié l'interview gastronomique du chef Hélène Darroze. Elle est venue avec des macarons au caramel salé et du foie gras du Périgord. Ces mets ont eu l'effet d'un sérum de vérité.

"Nous avons choisi de nous exposer ensemble. Nous l'assumons. En revanche, nous ne supportons pas d'être exposés avec nos enfants" *Laurence Ferrari*

Le 3 février, ils seront pour la première fois réunis en prime time sur TF1. Une infidélité faite à « Sept à huit », pour présenter un magazine fort en émotions revenant sur les soixante images d'actualité qui ont le plus marqué les Français. L'occasion de revivre cinquante ans de notre histoire à travers images et témoignages. Pour les préparer, nous les avons conviés à un entraînement de champions, dans le cadre vertigineux du bar panoramique de l'hôtel Concorde Lafayette, à Paris. Une interview-marathon de quatre heures, durant laquelle se sont relayés des questionneurs pas tout à fait comme les autres. Amis, famille, collègue, ils sont bien décidés à leur faire tomber le masque.

12 H 30 LAURENCE BOCCOLINI

La mordante présentatrice passe le couple au gril.

Pendant la pause-maquillage, les deux Laurence bavardent gaiement mais, très vite, le côté pro prend le dessus : la présentatrice de « Vis ma vie » sonde sa consœur, qu'elle aimerait bien inviter sur une prochaine émission.

Laurence Boccolini. Vous vivez près de Versailles. J'ai grandi là-bas. Allez-vous, comme tous les Versaillais, à la messe à Notre-Dame, puis à la pâtisserie Au Roi-Soleil et, enfin, au marché le dimanche matin ? Laurence, à quand le serre-tête et la jupe plissée ?

Thomas Hugues. C'est moi, le Versaillais, dans le couple. Je suis allé dans un collège de garçons, je connais un peu tout ça.

Laurence Ferrari. Oublions ce que tu as cité, et gardons le marché le dimanche. Nous aimons le côté bonne bouffe. Nous vivons comme tout le monde. Aucun car de Japonais ne s'arrête devant chez nous… Nous ne faisons pas partie du « Versailles Tour » *(rires)*.

L. B. Mais vous auriez pu avoir un duplex au Trocadéro, surplombant Paris, un peu bobo.

T. H. On est bien là-bas. Mais la ville est moins traditionaliste et serrée du col qu'avant. Et nos deux enfants sont assez rebelles. La preuve, notre fils écoute du Nirvana.

L. B. Vivez-vous aussi mal que moi l'intrusion de la presse people dans votre couple ?

L. F. Nous avons choisi de nous exposer ensemble. Nous l'assumons. En revanche, nous ne supportons pas d'être exposés avec nos enfants.

T. H. Nous voulons les préserver de ce genre de presse. C'est pourquoi nous attaquons à •••

“Il n'y a jamais eu de crise passionnelle sur un plateau. On peut se disputer la veille, le matin, mais pas dans la loge. On garde ça pour chez nous” *Thomas Hugues*

••• chaque fois, et nous gagnons. D'ailleurs, nos enfants aussi le vivent très mal. Ils sont souvent attendus et suivis par des paparazzis.
L. F. Ma fille les a surnommés les « paparasites ».
L. B. Regrettez-vous alors d'être médiatisés ?
L. F. Non, pour rien au monde je ne regrette de faire de la télé. En revanche, nous allons peut-être changer nos destinations de vacances. Nous voulons être naturels, sans regarder partout si des zooms sont pointés sur nous.
T. H. La médiatisation aussi poussée nous rend paranos. Je n'ose plus parler du lieu de nos vacances à mes copains, de peur qu'ils ne divulguent l'info. Cette relation devient malsaine. Mais je ne regrette pas de faire ce métier.
L. B. Vous avez déjà fait une émission après vous être engueulés ? Du genre : vous claquez la porte et enchaînez en plateau tout sourire ?
L. F. Il n'y a jamais de crises « passionnelles » avant, mais davantage pendant le plateau. Personne ne s'en rend compte. Un regard, un geste, et l'autre comprend. Je lui écris des mots violents parfois sur mes fiches. À ce moment-là, j'essaie d'oublier que la personne en face de moi est aussi mon mari. Mais, si on s'engueule avant, on ne peut pas bosser. Tu pourrais, toi ?
T. H. Nous faisons encore plus attention à ne pas nous engueuler au boulot. On peut se disputer la veille, le matin, mais pas dans la loge. On y déconne, on chante. On se taquine, mais on garde nos disputes pour chez nous. Et c'est toujours moi qui essaie de faire la paix.
L. F. En bonne Italienne, je suis un peu têtue… Tu connais ça, Laurence, non ?

13 H 00 ABBÉ DE LA MORANDAIS
Le catholique médiatique vérifie leur bonne foi.

Arrivé en avance, l'abbé leur demande, en préambule, s'ils sont mariés religieusement. La confession peut alors commencer.
Abbé de La Morandais. Les trois exigences du mariage catholique sont foi, fidélité, fécondité. Quelle est la plus difficile à réaliser dans votre milieu ? La fidélité ?
T. H. Je ne crois pas. J'ai tendance à penser que les tentations, on va les chercher quel que soit le milieu où on est. Quand on est amoureux et qu'on a confiance dans l'autre, il n'y a pas de souci. Le plus compliqué, selon moi, c'est la foi.
A. de La M. Vous vous déclarez croyants ou vous restez pudiques sur la question ?
L. F. Je suis croyante pratiquante. C'est une facette fondamentale de ma personnalité. Mes confrères de « Sept à huit » me chambrent dès qu'il s'agit de parler du pape ! Quand j'ai commencé, début quatre-vingt-dix, il était de mauvais ton, dans une rédaction, d'affirmer qu'on était croyant. Je ne l'ai pas caché, mais presque. Depuis les JMJ, on peut le revendiquer sans être perçu comme un ringard.

> **“C'est agréable quand les gens nous reconnaissent. J'ai un peu choisi la télé pour ça”** *Thomas Hugues*

T. H. Je suis moins pratiquant. Je ne l'accompagne pas toujours à la messe. La dernière fois, ce fut à Noël. Un moment très fort de communion avec nos enfants. La foi, je l'ai perdue, il faudrait que je la récupère, mais j'essaie de l'appliquer dans mes actes.
A. de La M. Dans votre métier, quels sont les péchés les plus fréquents ?
L. F. La vanité ! Le narcissisme est un écueil.
A. de La M. Votre notoriété vous flatte ?
T. H. J'avoue un penchant narcissique. J'ai aussi un peu choisi la télévision pour ça. C'est agréable quand les gens nous reconnaissent.
L. F. C'est courageux ce qu'il dit, il assume. C'est plus compliqué pour moi. Je préférerais être anonyme dans les lieux publics.
A. de La M. Vous qui remplacez l'un PPDA, et l'autre Claire Chazal, vous ne commettez jamais le péché d'envie ?
T. H. Je ne suis pas à guetter que PPDA fasse une extinction de voix pour prendre sa place. L'envie, oui, mais plus parce que je sais que le 20-heures est fabuleux, et que le présenter tout le temps doit être génial. Ce serait insupportable si j'en faisais un ulcère.
L. F. Il est bien, hein ? *(Rires.)* On s'éclate avec « Sept à huit ». Si on n'avait que ce poste de joker, ce serait difficile de résister à ce péché.
A. de La M. Votre engagement humanitaire répond-il à une motivation religieuse ?
L. F. Il est lié à ce que je viens de dire. Comme je n'assume pas tout à fait cette célébrité, je me suis demandé à qui elle servirait. J'ai choisi SOS Villages d'enfants car elle réunit des fratries, et je suis sensible à cette notion.
T. H. Je parraine une association d'orphelins de pompiers. J'ai le sentiment d'avoir eu pas mal de chance dans ma vie, je souhaite en redonner. Finalement, je reçois plus que je n'offre.
A. de La M. Mon chauffeur de taxi m'a dit que vous présidiez même le Téléthon…
L. F. *(Rires.)* Ah ! non, du tout ! Votre chauffeur doit me confondre avec Sophie Davant. Vous voyez que je ne commets pas le péché de vanité.

13 H 30 ÉLISABETH BADINTER
La philosophe les invite à un examen de conscience de leur profession.

Elle les connaît pour avoir travaillé avec eux au sein de la Fondation Bleustein-Blanchet. Grand penseur, maître de conférences à Polytechnique, elle a pourtant le trac avant de les rencontrer. Elle les attend, concentrée, dans un coin du bar panoramique.
Élisabeth Badinter. Lorsque je vous regarde, les mots « association » et « indépendance » me viennent à l'esprit. Avez-vous le sentiment que votre image publique correspond à ce que vous êtes dans le privé ?
L. F. Je crois que les gens le sentent. Nous sommes identiques à l'antenne et dans la vie de tous les jours. Nous ne trichons pas. Plus que d'association, je parlerais de complémentarité.
T. H. J'essaie de prendre ma part dans notre vie quotidienne, et pas seulement dans le bricolage.
É. B. Vous n'êtes pas nécessairement d'accord sur le traitement de l'information. Comment votre couple résout-il ce genre de problème ?
L. F. En tant que journaliste, je ne lâche jamais le morceau. Nous allons jusqu'au bout de nos arguments. Je n'ai pas la même vision de l'information et de la société que Thomas. C'est une question d'équilibre et de négociation. Je lui fais confiance sur certains sujets et moins sur d'autres, mais toujours dans le respect.
T. H. C'est le côté le plus complexe de notre couple. Nous sommes deux journalistes qui s'opposent sur quelques idées, mais aucun sentiment de rancœur ne doit prendre le dessus. J'avoue que retourner à une vie normale après une discussion conflictuelle n'est pas toujours évident entre nous.
É. B. Votre vie professionnelle est-elle finie lorsque vous fermez la porte du bureau ?
L. F. Nous sommes journalistes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En revanche, nous ne nous laissons pas parasiter par nos soucis professionnels. Nous avons réussi à faire, de notre maison et de notre famille, un sanctuaire.
T. H. Il faut régler le désaccord sur notre lieu de travail avant la fin de la journée.
É. B. Refuseriez-vous de traiter certains sujets pour des raisons de morale ?
T. H. Oui, c'est déjà arrivé. Nous avons essayé de prendre du recul par rapport à la personnalité concernée, mais le fait d'en parler lui donnait déjà trop d'importance. Il m'est impossible de faire la promo d'un mauvais livre. Il ne faut pas tomber pour autant dans le rôle du moralisateur.
L. F. Nos choix ne vont pas à contre-courant de ceux des téléspectateurs. En revanche, il est parfois difficile de parler de la pédophilie, ce genre de sujet provoque de nombreuses réactions.
É. B. Auriez-vous, aujourd'hui, envie de faire le point sur le rôle des médias dans l'affaire d'Outreau ? Faire un sujet qui remette en cause la profession, et donc vous-mêmes ?
L. F. Oui…
T. H. Il faut être honnête, on ne le fait pas. Notre profession ne fait pas assez son mea-culpa.
É. B. Et ne garde pas assez de distance au moment de l'événement ?
T. H. Notre profession a parfois tendance à hurler avec les loups, à caresser les gens dans le sens du poil.
L. F. C'est difficile de vous répondre, car notre magazine étant hebdomadaire, on est protégés et on peut prendre du recul.
T. H. Il ne faut pas se transformer en donneur de leçons non plus. Sur l'affaire d'Outreau, les médias se sont donné bonne conscience en laissant beaucoup de place aux acquittés, par exemple.

Scan : Grb89 - [duo de l'info] http://huguesferrari.free.fr

DEUX VISIONS QUI S'ÉQUILIBRENT
Avant de présenter en duo "Sept à huit", Laurence Ferrari et Thomas Hugues ont vécu en direct sur l'antenne de TF1 le passage à l'an 2000. Depuis, ils n'avaient plus animé d'autre émission événement. Le 3 février, ce sera chose faite.

> **“Je suis croyante pratiquante. C'est une facette fondamentale de ma personnalité”** *Laurence Ferrari*

É. B. Si vous aviez le projet d'une nouvelle émission, vous la présenteriez seul, ou à deux ?
T. H. Nous nous sentons mûrs pour nous séparer à l'antenne. La peur de lasser les téléspectateurs commence à nous envahir.
L. F. Si nous devions privilégier une nouvelle expérience, aujourd'hui, ce serait en solo.

14 H 00 HÉLÈNE DARROZE
La jeune chef cuisine le couple à sa sauce.

Hélène Darroze n'est pas arrivée les mains vides. Dans son sac, foie gras et pain grillé côtoient l'escaoutoun, une de ses spécialités, et un des plats préférés de Laurence. Qui, dès la première cuillerée, une serviette sur les yeux, le reconnaît pourtant immédiatement.
Hélène Darroze. Votre madeleine de Proust, ce serait quoi ?
L. F. Le caramel. Ma grand-mère en faisait sur une grande plaque de marbre.
T. H. Les après-midi pain perdu. J'ai encore le goût du sucre, du pain grillé, et pourtant ça fait des années que je n'en ai plus fait.
H. D. Quelle éducation culinaire donnez-vous à vos enfants ?
T. H. C'est difficile de les faire sortir des pâtes, eux qui ont une mère italienne.
L. F. Ma grand-mère tenait un restaurant italien, donc j'ai été élevée à ça.
T. H. On les amène régulièrement au resto, mais c'est une bagarre pour leur faire découvrir des goûts nouveaux.
H. D. Votre plat culte ?
T. H. Rôti-gratin dauphinois pour le basique, cuisses de grenouilles à la réglisse pour le raffiné. Et, Hélène, tu m'as fait découvrir le coulommiers à la truffe, qui est grandiose.
L. F. Lasagnes et tartiflette, incontournable pour la Savoyarde que je suis.
H. D. Qui cuisine, à la maison ?
T. H. Laurence ! Je suis nul.
L. F. Le couple moderne se transforme en couple traditionnel.
H. D. Votre premier dîner en amoureux ?
L. F. Il ne se rappelle pas *(rires)* ! On ne se souvient pas de ce qu'il y avait dans l'assiette, c'est sûr.
T. H. Je me souviens du premier rendez-vous en amoureux, dans un bar cosy de la Madeleine.
L. F. On était tellement amoureux qu'on n'avait pas faim, tu te doutes bien. On n'a pas énormément dîné. C'était plus une atmosphère.
H. D. Si vous deviez partager un dîner fabuleux, avec qui serait-ce ?
T. H. J'ai du mal à associer une personnalité à un moment de convivialité. Mais j'adorerais rencontrer Bono, par exemple. J'ai été fan de U2 et je suis sensible à son engagement, aujourd'hui. J'aimerais aussi connaître Zidane.
L. F. Moi, ce serait Hillary Clinton. J'aimerais savoir ce qu'elle a dans les tripes. J'espère que j'aurai l'occasion de la rencontrer, mais aussi de discuter en « off ». Comprendre ce qu'elle•••

“Question information, je suis dans le feeling, je me demande ce qui va intresser les gens. Thomas a une vision plus morale de l'actualité” *Laurence Ferrari*

••• a vécu avec son mari, puis ce qu'elle envisage aujourd'hui. J'espère qu'elle se présentera et sera élue à la Maison-Blanche. Parmi les personnes que j'ai déjà fréquentées, je choisirais Simone Veil. Elle fait partie de mon panthéon.
H. D. **Si je m'invite chez vous samedi soir, que vais-je manger ?**
L. F. Du simplissime. Je ne pourrais faire qu'un truc que je connais bien, c'est-à-dire une tartiflette et une salade verte. Ça t'irait ? Comme ça, je suis sûre que tu ne me jugeras pas sur ma cuisine. Quand des gens comme toi viennent, on est minables de toute façon *(rire)*. Et toi, tu pourrais apporter l'entrée ?

14 H 30 BRUNO HUGUES

Le grand frère de Thomas lui rappelle des souvenirs de potache.

C'est évidemment l'intervieweur qui les connaît le mieux. Il a d'ailleurs profité du week-end passé avec ses parents pour peaufiner ses questions. Dans la vie de tous les jours, il dirige Tipi, une société de « street marketing ». Mais aujourd'hui, il s'est mué en journaliste prêt à ne rien laisser passer.
Bruno Hugues. **Toto, depuis que tu es papa, tu inventes et notes des histoires sur ton calepin. As-tu un projet d'écriture ?**
T. H. Je note quelques histoires lorsqu'elles me paraissent pas trop ridicules. Les raconter à mes enfants est un vrai échange ; c'est un rituel avant qu'ils aillent se coucher. Mais je n'ai pas d'envie d'écriture. En revanche, j'aimerais bien que l'histoire de ma famille soit racontée par un proche, une sorte de biographie à tirage limité.
B. H. **Vous voyez-vous, comme Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, travailler ensemble pendant de nombreuses années ?**
L. F. Pourquoi pas ? Travailler à deux est une force et un vrai plaisir, alors pourquoi s'affaiblir ? Et puis j'ai besoin de Thomas dans toutes les prises de décisions, personnelles et professionnelles.
T. H. Nous pouvons continuer à travailler ensemble, mais différemment, selon les phases. Celle où nous passons ensemble à l'antenne, celle où l'un de nous deux reste derrière la caméra et celle où nous travaillons séparément. Même si je lance un projet en solo, Laurence aura toujours un regard sur mon travail.
L. F. Ça nous amuse aussi de faire tomber les paris sur notre future séparation, année après année.
B. H. **Thomas, tu te souviens sûrement du jour où tu as montré tes fesses dans la rue alors que tu n'étais pas encore célèbre… Pourrais-tu le refaire, aujourd'hui ?**
T. H. *(Rires.)* Je vais éclaircir cette anecdote qui va me poursuivre assez longtemps. Mon frère et moi étions en train de courir lorsque sa femme et ses enfants sont arrivés derrière nous en voiture. À ce moment-là, j'ai baissé mon jogging et j'ai « montré mon cul ». Je crois que je pourrais le refaire maintenant. Je ne suis pas encore assez parano pour craindre une éventuelle photo volée de mes fesses. Je ne veux pas m'interdire ce genre de spontanéité.
B. H. **Êtes-vous plus stressés depuis que vous êtes médiatisés ?**
L. F. Nous étions inconscients de l'impact médiatique lorsque nous avons débuté. Six ans après, ce n'est plus le cas. Il n'y a plus de stress personnel mais davantage d'anxiété et de pression vis-à-vis des journalistes et des téléspectateurs. Je sens les dix millions de personnes qui me regardent pendant le journal.
T. H. Moi, pas du tout. Je n'ai jamais été angoissé par le fait de passer à la télé. En revanche, j'ai du stress lié à la pression ou à l'audience. J'essaie de ne pas trop y penser afin de ne pas gâcher la passion que j'ai pour mon métier.
B. H. **Estimez-vous avoir réussi votre vie ?**
T. H. et L. F. *(En chœur.)* Tant que nous sommes ensemble, tout va bien.
T. H. Je doute toujours de mon rôle de père. C'est le métier le plus difficile.

> “Je doute toujours de mon rôle de père. C'est le métier le plus difficile”
> *Thomas Hugues*

PAUSE-DÉTENTE. Entre deux interviews, Thomas souffle en admirant la vue offerte par le bar panoramique de l'hôtel Concorde Lafayette, perché à 140 mètres d'altitude.

PHOTOS : BERNARD BISSON POUR VSD

PAUSE-MUSIQUE. Pour se détendre, Laurence se met au piano et entame l'un des airs de la bande originale du film "Amélie Poulain". Un talent qu'on ne lui connaissait pas.

Scan : Grb89 - [duo de l'info] http://huguesferrari.free.fr

15 H 00 THIERRY DEMAIZIÈRE

En fin intervieweur, il démonte la mécanique du couple.

Chaque semaine, le journaliste de « Sept à huit » brosse le portrait intimiste d'une personne qui fait l'actualité. Et face à ses chefs, il ne change pas de méthode.
Thierry Demaizière. **Qu'est-ce que vous n'aimez pas qu'on dise de vous ?**
L. F. Euh… Blonde ! C'est une fatalité *(rire)*. Lisse, aussi. Mais il est difficile de découvrir mes autres facettes avec ce que l'on voit de moi, à l'antenne.
T. H. Lisse, également. Mais c'est un masque. Je préfère garder ce côté car je trouve qu'il cadre bien avec le journal. Et c'est peut-être une façon de durer. Il y a aussi l'appellatif « monsieur Ferrari » *(rire)*. Je suis pour la parité, mais il y a des limites.
T. D. **Le surnom « Ken et Barbie », ça vous a blessés ?**
T. H. Oui, car, au-delà du physique, il y avait ce côté poupées qu'on manipule.
T. D. **Question info, Thomas serait plus dans une vision morale du monde, et toi, Laurence, une vision plus… commerçante, plus soucieuse de ce qui va plaire. Je me trompe ?**
L. F. Je suis plus dans le feeling, je me demande toujours ce qui va intéresser les gens. C'est chiant, la morale, quand il y en a trop.
T. H. Effectivement, j'applique cette démarche-là, parce que c'est dans ma nature profonde. Il y a une phrase, affichée au-dessus de mon bureau, qui dit : « Ah, je serais malheureux si je ne pouvais plus faire la morale, j'aurais dû être curé ! »
T. D. **Mais c'est souvent dans le mal, et non dans le bien, qu'on trouve « le » sujet, non ?**
T. H. Certes, mais il y a dans notre métier un peu de complaisance, de la facilité à aller chercher celui qui a fait le pire. On s'est notamment demandé si on devait faire le portrait d'un dealer. Même s'il est repenti, on lui offre son quart d'heure de célébrité. Ça me gênait, donc on ne l'a pas fait.
T. D. **Laurence, tu ne caches pas ton ambition. Thomas est plus réservé. Lequel est le plus ambitieux des deux ?**
L. F. *(Ironique.)* Moi, c'est très clair… Lui, il cache plus, c'est peut-être parce qu'il est allé chez les jésuites *(rire)*.
T. H. Je ne suis pas d'accord, je pense que je suis moins ambitieux que toi.
L. F. Tu es moins joueur aussi. Moi, je tente. Si ça ne marche pas, tant pis.
T. D. **Est-il vrai que, pendant le direct du 11 septembre, vous vous piquiez les fiches ?**
L. F. Je n'en croyais pas mes yeux, il a pris une de ces places sur l'antenne ! En direct, sa vraie nature se révèle. L'homme étend son territoire, j'en étais presque reléguée. Alors, j'écrivais en gros sur mes Bristol « À moi, à moi ». Il ne me passait pas la parole, j'ai été obligée de la lui piquer.
T. H. Il y avait une heure d'antenne à meubler. Donc, je me suis lancé… Je ne l'ai pas fait sciemment.
L. F. Sur le plateau, on s'est fait passer des petits mots pendant la pub pour s'expliquer.
T. D. **Il peut donc y avoir de la compétition entre vous ?**
L. F. Non, car au final on sait très bien que le gagnant sera le couple. Tout ce qui est bon pour lui ou pour moi l'est pour nous deux.
T. H. On ne se tire pas la bourre. On n'est pas toujours d'accord, certes, mais on fait en sorte qu'il y ait un équilibre. Je ne suis pas jaloux de ses couvertures de magazines. Quand je dis ça, je suis persuadé qu'il y a 90 % des gens qui ne me croient pas, et pourtant, c'est la vérité.

> “Ça nous amuse de faire tomber les paris sur notre séparation, année après année”
> *Laurence Ferrari*

T. D. **Si vous deviez remplacer l'autre au pied levé, qui choisiriez-vous ?**
L. F. Je ne le remplace pas.
T. D. **Tu présentes seule ?** *(Laurence rit.)*
T. H. Depuis le temps qu'elle attend ça ! Tu rêves si tu crois qu'elle va proposer ça à quelqu'un !
T. D. **Et toi, Thomas ?**
T. H. Pareil *(rire)*. Elle est irremplaçâââble !

16 H 00 DIDIER VAN CAUWELAERT

Leur écrivain favori teste leur complicité.

S'ils étaient les héros d'un de ses romans ? Face à eux, il avoue qu'il imaginerait une scène de ménage se poursuivant avant et pendant un direct. L'écrivain, débordant d'imagination, n'a pas eu de mal à peaufiner ses questions.
Didier van Cauwelaert. **Sur quels sujets n'êtes-vous pas d'accord professionnellement ?**
L. F. Je refuse que l'on parle de football dans l'émission *(rire)*.
T. H. Elle n'y connait rien. Je ne suis pas hermétique aux sujets de femmes, moi ! Nous rentrons un peu dans le cliché « foot pour les hommes » et « mode pour les femmes ».
D. van C. **Votre couple est-il l'une des clés de la réussite de l'émission ?**
T. H. Le succès est dû en grande partie au travail d'équipe. Nos reporters font la richesse de l'émission. En revanche, nous ne faisons pas de projets en fonction de notre couple. Nous ne nous interdisons rien.
L. F. Je ne me lasse pas de cette belle aventure qui dure depuis six ans, mais j'aimerais me mettre en danger. Allons-nous passer le cap des sept ans ? *(rire)*. Pourquoi ne pas changer la formule ? Nous n'allons pas travailler éternellement ensemble, non ?
D. van C. **Quelle est l'émission qui n'existe pas et que vous aimeriez faire à la télévision ?**
L. F. Une émission en direct…
T. H. Je crois que tout a été inventé.
L. F. *(S'adressant à Thomas.)* Tu crois qu'il n'y a plus rien à faire à la télévision ?
T. H. … Il y a déjà eu plein de tentatives d'émissions politiques sans langue de bois. Je ne pense pas apporter un concept très novateur. Mais bon, nous allons y réfléchir quand même.
D. van C. **Le métier de journaliste est-il un rêve d'enfant ?**
L. F. Pas du tout. Je rêvais d'être chirurgien, de sauver des vies, d'être utile. J'ai changé de voie pendant les études de médecine. Et toi, Thomas, tu voulais être footballeur ? *(rire)*.
T. H. Non. J'ai eu la chance, à 18 ans, de faire un stage de journalisme.
D. van C. **Quelle est la question que vous n'aimeriez pas que l'on vous pose ?**
L. F. Je ne répondrais pas sur les questions personnelles concernant les enfants.
T. H. Vous êtes en quête d'inspiration ? Je préfère parler de moi sans trop en dire. ■

Coordonné par Matthias Gurtler, avec Anne-Sophie Bourdet